



Noël et les crèches provençales

Par Danièle Masson

À l'origine

Savez-vous que les crèches provençales nous viennent d'Italie? Certes, on peut voir des natiuités sur des sarcophages du IVème siècle, à Rome, à Saint-Maximin, à Arles, mais pas de crèches. La première apparaît au village de Greccio, dans les Abruzzes, où François d'Assise, le 24 décembre 1223, obtint de faire célébrer la



Crèche en gare d'Avignon (A. Carbonel)

Illustration : Véronique PAGNIER

première messe de minuit dans une grotte transformée en chapelle, avec une crèche vivante, où – les sources divergent – une mangeoire laissait une place vide; mais, selon la légende dorée, beaucoup crurent voir François tenir dans ses bras l'enfant baigné de rayons.

En tout cas, l'élan de la ferveur populaire est lancé, et gagnera la France. Il est vrai que la mère de François, origi-

naire de Tarascon, et le prénom donné par le père – Francesco signifie Français – impose le rapprochement.

Autre hypothèse: nos crèches auraient été inspirées par les Napolitains.

À la suite du Concile de Trente (1543), qui lutta contre l'austérité de la Réforme protestante, Naples fit de la crèche une vraie manifestation de la Contre-Réforme, et de la représentation de la Nativité une forme privilégiée de l'art baroque. Ce qui est sûr, c'est qu'à la fin du XVIIIème siècle, les crèches des églises de Marseille, d'Arles, d'Avignon, présentaient des mannequins de bois habillés qui ressemblaient aux statues napolitaines.

Lumière au cœur de l'hiver

Noël, c'est la fête de la lumière au cœur de la nuit la plus longue de l'an-



née. Ce qui nous paraît une évidence n'est pourtant pas partagé par les églises orientales. Si vous regardez les icônes byzantines du XIV^{ème} siècle ou les fresques de Cappadoce, la nativité ressemble à une descente divine au plus profond de la terre, comme entrouverte à la suite d'un séisme. La coulée de lumière qui aboutit à l'enfant, comme pour relier le ciel et la terre, ne dissipe pas cette impression d'ombre et d'enfouissement.

Aujourd'hui, pour l'Église orthodoxe, il n'y a pas de place pour la crèche, et la

fête de la naissance du Christ, célébrée le 6 janvier, jour de L'Épiphanie, est largement supplantée par la fête de Pâques.

Les Évangiles sont très discrets sur Noël: Luc évoque la naissance et la venue des bergers, Matthieu celle des mages. Le premier ne mentionne ni l'âne ni le bœuf, et pour le second, les mages sont des astrologues décrypteurs d'étoiles, non des rois. Mais l'âne et le bœuf permettaient de lier l'Ancien et le Nouveau Testament, puisqu'on lit, dans Isaïe (1,3): « *le bœuf reconnaît son propriétaire et l'âne la crèche de son maître, (...) mais le peuple d'Israël ne reconnaît pas son Dieu* ».

Quant aux rois mages, ils rappelaient aussi l'Ancien Testament: « *Les rois d'Arabie et de Saba offriront des présents* » (Psaume LXXXI). D'autre part, Épiphanie, au III^{ème} siècle, se servit des rois mages pour lutter contre les hérétiques ébionites, qui ne croyaient pas à la divinité du Christ; si Jésus enfant était adoré par des rois, c'est bien qu'il était Dieu: l'allégeance des puissants témoignait pour la divinité du Christ.

Etaient-ils vraiment trois ces mages? La Tradition, ou la légende, leur a donné des noms, des symboles et des



Lou Boumian, Margarido et lou Ravi

Illustration: F. Latour, Marseille

âges: Gaspard (quinze ans) est noir, représente la jeunesse et l'Afrique, et apporte l'encens. Melchior (soixante ans) représente la vieillesse et l'Europe, et offre la myrrhe. Entre les deux, Balthazar (trente ans) d'âge mûr, représente les races sémites, et donne l'or.

Ajoutons que l'étoile des mages a traversé les siècles pour venir se poser sur les armoiries des princes des Baux, et que ces princes disaient tenir de Balthazar leur devise « *A l'hasard, Balthazar* », ce qui signifie « *foncer tête baissée dans la bataille* ». D'autres voient dans les mages des Juifs exilés à Babylone qui y avaient appris l'astrologie et attendaient



le Messie. Pourquoi en effet les mages ne viendraient-ils pas de Chaldée?

Les Évangiles ne donnent aucune date pour Noël, alors que Pâques, situé au moment de la Pâque juive, correspond à l'équinoxe de printemps. Mais le christianisme a largement pratiqué le conseil des Pères de l'Église: « *Éliminez les cultes païens, et quand vous ne pouvez le faire, christianisez-les* ». Or, le soleil vaincu – *sol invictus* – du culte de Mithra, originaire de Perse, fut ensuite célébré dans la Grèce et la Rome antiques au moment du solstice d'hiver. C'est au IV^{ème} siècle, sous Constantin, que le pape Jules 1^{er} officialise la date du 25 décembre pour célébrer la Nativité. La fête païenne était ainsi christianisée, et cette date correspondait en outre aux rythmes et aux rites d'une population essentiellement rurale.

La période des fêtes calendales (les Calendes romaines annoncent les jours nouveaux) s'ouvrait le 4 décembre, avec la fête de Sainte Barbe, patronne des métiers liés au feu (son père, après l'avoir décapitée, fut, dit-on, frappée par la foudre) pour s'achever le 2 février

avec la Chandeleur, autre fête de la lumière au cœur de l'hiver. Solstice d'hiver et solstice d'été: deux Jean se partagent l'année; Jean l'Évangéliste, fêté le 27 décembre, et Jean-Baptiste, le précurseur, fêté le 24 juin, pour le solstice d'été et la nuit la plus courte, où le feu réapparaît, mais en plein air. La parole de Jean-Baptiste « *il faut qu'il croisse et que je diminue* » peut aussi s'appliquer au rythme des saisons.

Le monde enchanté des santons

On connaît la chanson:

*« Jésus est né en Provence
Entre Avignon et les Saintes-Maries
Jésus est né en Provence
C'est un berger qui me l'a dit ».*



Le berger, l'aveugle et le tambourinaire

Illustration: F. Latour, Marseille

Comme on ne saurait douter de la parole des bergers provençaux, on ne peut s'étonner que la crèche et les santons soient essentiellement provençaux, même si leur saint patron

est, bien sûr, François d'Assise.

Ils ont pourtant été plusieurs fois menacés ces *santouns* – « *petits saints* » – c'est ainsi que les Provençaux appelaient leurs morts. En 1793, les révolutionnaires interdirent les messes de minuit, les



crèches d'églises, les pastorales: une seule fut provisoirement permise, évoquant « *les citoyens rois mages* ». En réaction se multiplient les crèches familiales, pour au moins fêter Noël chez soi. Elles réapparaissent dans les églises après le Concordat signé entre le pape Pie VII et le premier consul Bonaparte (1801) qui reconnaît « *la religion catholique, apostolique et romaine* » comme « *la religion de la grande majorité des Français* », et assure son libre exercice et la publicité de son culte.

Mais en 1806, les santons sont à nouveau réduits au silence: Mgr Champion de Circé veut mettre un terme à « *certaines abus* » - entendez quelques relents païens – et il faudra attendre 1810 pour voir le retour triomphal des crèches.

C'est que, à l'origine des crèches, il y a peut-être, outre les mystères du Moyen Âge et les pastorales, les *pastrages* avec leurs offrandes et demandes de bénédiction des récoltes, dans la lignée des cérémonies païennes de fertilité.

Tout le monde a sa place dans la crèche: « *l'état-major* » d'abord, c'est-à-dire la Sainte Famille, mais l'intérêt semble se déplacer de la Nativité aux

adorateurs. Par un charmant anachronisme, la scène de Bethléem est transplantée dans la Provence du XIVème siècle. On y voit le peuple provençal avec les représentants des métiers et les porteurs d'offrandes, variables en fonction du lieu, car, comme le dit Jean Louis Vaudoyer, « *faire la crèche en Provence, c'est un acte de foi double: foi en l'enfant Dieu, mais aussi dans le pays où l'on est né* ».



Santons : Laure et Pétrarque
crèche-musée de Fontaine de Vaucluse
Illustration : Véronique PAGNIER

Alors en Provence continentale défilent *li bergié* (les bergers), *l'amoulaire* (le rémouleur), *lou cassaire* (le chasseur), *lou tambourinaire* avec son tambourin et son galoubet, la lavandière, la laitière; et aussi *lou mounié* (le meunier) rassembleur de grains, et le boulanger rappelant le blé jeté

en terre et le pain de vie, et la campagne fertile de Bethléem, qui signifie « *maison du pain* ». Ce symbolisme, on le retrouve dans le « *pain calendal* », miche ronde entaillée en forme de croix, posée sur la table du gros souper de Noël, avec un morceau pour le pauvre, « *la part de Dieu* ».

À Marseille apparaissent *lou pescadou* (le pêcheur professionnel), *lou pescaire* (le pêcheur amateur, le pêcheur à la ligne), *la peissonouniero* (l'homme pêche le poisson, la femme le vend),



rappelant le poisson symbole du Christ chez les premiers chrétiens. En Camargue le bœuf est remplacé par *lou biou*, ou *tau* (le taureau), les bergers par les gardians à cheval, les travailleuses de la mer par les Arlésiennes. À l'abbaye de Frigolet, on peut voir Sara, patronne des gitans, la tarasque, le curé de Cucugnan, Tartarin de Tarascon... Bref, tous les anachronismes sont permis: le marseillais Laurent a même imaginé le pape et ses cardinaux donnant leur bénédiction à la Sainte Famille.

On voit aussi apparaître les personnages des pastorales, le *Boumian* et son fils *Chiaulet*, l'aveugle et son fils, et *Pistachié*, le vieux Jourdan et sa femme acariâtre, *Margarido* – qui se réconcilie grâce à l'enfant Dieu – leur ami *Roustido*, et bien sûr, *lou Ravi*, ou le silence face au Verbe incarné. On a même « *santonifié* » des personnages célèbres: Frédéric Mistral, Alphonse Daudet, Marie Mauron. À Avignon, on représentait les Comtadines et le légat du pape. Et un peu partout, apparaissent les autorités: Monsieur le Curé et *lou conse*: Monsieur le maire.

Ces statuettes d'argile crue, confectionnées au moyen d'un moule de plâtre en deux parties, puis plus tard – dans les années 60 – en terre cuite, et peintes à la main, souvent avec des couleurs naturelles extraites des carrières de Roussillon ou de Rustrel, sont le miroir d'un peuple qui ne s'est jamais soumis aux injonctions venues d'en haut, qu'elles fussent politiques ou ecclésiastiques.



Santons de célébrités

Illustration: jean-louis Zimmermann

« *L'argile*, disait Mistral, auteur du "Trésor du félibrige", est aux mains de son santonnier ce qu'est l'homme dans celles de Dieu ». Moins connue, une santonnière remarquait: « *le santon, c'est lui le vrai félibre* », symbole d'un peuple qui perpétue et garde vivantes, contre vents et marées, sa langue et ses traditions.

Danièle Masson

Si l'on veut savoir où voir des crèches en Provence, consulter *Mémoires des santons en Provence*, par Françoise Delesty et Alain Christof, Équinoxe 2001.

Si l'on cherche des conseils sur l'art de confectionner sa propre crèche, consulter *Santons et santonniers de Provence et d'ailleurs*, Impressions du Sud, Équinoxe 2007.

Origine des illustrations: *Wikimedia Commons*